



SEMINARIO DE INVESTIGACIÓN DE  
GÉNERO Y ESTUDIOS CULTURALES

## La Comédie des quatre femmes de Marguerite de Navarre ou les parfums féministes navarriens

**Nadia Brouardelle**  
**Beatriz Onandia**

*Universidad del País Vasco- Euskal Herriko Unibertistatea*

[nadia.brouardelle@ehu.eus](mailto:nadia.brouardelle@ehu.eus)

[beatriz.onandia@ehu.eus](mailto:beatriz.onandia@ehu.eus)

Fecha de recepción: 16/10/2019      Fecha de evaluación: 19/11/2019

Fecha de aceptación: 16/01/2020

### **Abstract:**

The King of France, Louis XII, who didn't have any heir, decided to secure the throne for the future François I, Marguerite of Angoulême's brother who became in spite of herself the Duchess of Alençon when she married Charles by order of Louis XII. A loveless marriage in which one she felt alone. So, she started to study religion and theological reflection. As she was very fond of studying, those two subjects will be very important for her future writings. By order of her brother, she married Henri II of Albret, when her first husband died, and became Queen of Navarre. With this marital union, she experimented maternity, but love was still missing. So, her compromise towards Evangelism and theatre added spice to her life. Among her writings, *La comédie des quatre femmes* took shape in 1542. A farce to criticize arranged and unhappy marriages imposed to maidens in front of a new feminine lifestyle model in favour of liberty and voluntary celibacy. An innovative status which generated a lively discussion among traditional spirits.

**Keywords:** Marguerite de Navarre; Renaissance; marriage; love; feminine celibacy; freedom.

### **Resumen:**

Al no tener descendencia, el rey Luis XII designó al hermano de Margarita de Navarra, Francisco Primero, para ocupar el trono de Francia. La autora de *El Heptamerón*, por orden de dicho rey y a pesar suyo, se convirtió en la Duquesa de Alençon por su boda con Carlos. Un matrimonio carente de amor que hizo que se inclinara por la religión y la reflexión teológica. Llegó a ser Reina de Navarra por su segunda boda con Enrique II de Albret. Con este matrimonio experimentó la maternidad pero el amor seguía siendo el gran ausente en dicha relación. Su compromiso hacia el evangelismo y la escritura teatral adornaron su vida. Entre todos sus escritos, en 1542, *La*

*comédie des quatre femmes* surgió bajo su pluma. Una comedia para denunciar los matrimonios concertados y a menudo infelices de las muchachas frente a un nuevo modelo de vida femenina que aboga por la libertad y el celibato voluntario. Una situación innovadora que no deja de exacerbar un debate acérrimo entre las mentes tradicionales.

**Palabras clave:** Marguerite de Navarre; Renacimiento; matrimonio; amor; celibato femenino; libertad.

### **Résumé :**

Le roi Louis XII, n'ayant pas de descendance, fit monter sur le trône de France François 1<sup>er</sup>, frère de Marguerite d'Angoulême, l'auteure de l'Héptaméron. Cette dernière, sur l'ordre dudit roi, devint malgré elle duchesse d'Alençon par son mariage avec Charles. Un mariage sans amour qui la fit s'incliner pour la religion et la réflexion théologique. Une deuxième noce avec Henri II d'Albret l'éleva au rang de Reine de Navarre. Si cette union lui fit connaître la maternité, l'amour restait absent. Son compromis envers l'évangélisme et l'écriture théâtrale donnèrent du piment à sa vie. Parmi tous ses écrits, en 1542, *La comédie des quatre femmes* surgit de sa plume. Une comédie pour dénoncer les mariages arrangés et souvent malheureux des jeunes filles face à un nouveau modèle de vie féminin qui prône la liberté et le célibat volontaire. Un statut innovateur qui ne manque pas d'aviver un débat parmi les esprits traditionnels.

**Mots-clés :** Marguerite de Navarre ; Renaissance ; mariage ; amour ; célibat féminin ; liberté.

Il Ya deux manières de traiter le cœur d'une femme: avoir confiance en lui, y croire le considérer comme un véritable élément de force et de bonheur, l'élever, le développer, pour lui donner une issue un peu haute vers l'amour, la religion, la philosophie, c'est le programme du monde nouveau ; ou bien le traiter comme un viscère fragile, turbulent, incapable de rien de bon, et le lier avec précaution, le plus tôt possible, par toute espèce de chaînes raisonnables, dont la première est le mariage, qui doit le retenir prisonnier, l'annihiler, le faire oublier, c'est l'ancien système, tout de raison ( De Maulde la Clavière, 1898 : 3).

### **1. Une descendance hors pair, un destin de Reine.**

Tout est dit. Au XVI<sup>ème</sup> siècle de remarquables différences entre les hommes et les femmes se palpaient encore et toujours aussi bien dans la société que dans la vie privée. Ce n'est donc pas en vain que cette période inscrite en pleine Renaissance française soit aussi appelée le siècle des

hommes. Le beau sexe, banni depuis la nuit des temps, demeure dans l'ombre du sexe fort. L'image du sexe faible comme un être inférieur devant se soumettre à l'image masculine s'étend telle une tache d'huile qui se répand jusqu'au premier quart du XVI<sup>ème</sup> siècle. En effet, tandis que les hommes continuent à envahir les sphères politiques, économiques et flirtent avec de nouvelles cultures, les femmes restent les oubliées du temps. Enfin, presque toutes...

Seules quelques femmes de la Cour, reines et princesses et aussi des aristocrates pouvaient jouir d'un statut dans la vie politique et sociale tout comme l'opportunité de se former intellectuellement au même niveau que les hommes. Parmi ces femmes illustres du XVI<sup>ème</sup> siècle renaissant, force est de penser à la dynastie des Valois<sup>1</sup> puisque l'auteure du texte qui nous intéresse ici en fait partie. Nous nous attacherons à rappeler deux d'entre elles pour montrer que les femmes sont capables d'être de parfaites régentes<sup>2</sup>, de contrôler les affaires politiques et d'être des artistes de la plume. Tout d'abord nous ferons référence à Anne de France dite Anne de Beaujeu (1461- 1522) qui fut princesse, Régente de France de 1483 à 1491 et Duchesse de Bourbon. Elle parvint, contrairement à toutes les attentes, à maintenir l'unité du Royaume en mettant un point final à la Guerre Folle en 1488<sup>3</sup>. Cette battante appelée « Madame la Grande » était également passionnée par les livres et les tableaux. De même, elle remplit à merveille son rôle de mécène. Enfin, elle est également connue pour « ses enseignements » à sa fille Suzanne de Bourbon. La deuxième grande dame de cette dynastie est incontestablement Catherine de Médicis (1519-1589), cette « faiseuse de monarques et de traités de paix »<sup>4</sup>, une souveraine consciente de son pouvoir politique qu'elle assuma avec persévérance pendant sa régence, à la mort de son fils François II<sup>5</sup>. Et enfin, l'auteure de la comédie des quatre femmes, la Princesse Marguerite de Valois<sup>6</sup>, Reine de Navarre<sup>7</sup>, Duchesse d'Alençon et du Berry, Comtesse d'Armagnac et du

---

<sup>1</sup> La dynastie des Valois régna sur le Royaume de France de 1328 à 1589.

<sup>2</sup> N'oublions pas que la loi salique, mise en vigueur depuis le 2 février 1317, empêchait purement et simplement aux femmes de monter sur le trône et d'être les représentantes de la Couronne de France. Ceci remonte à Hugues Capet, qui n'ayant pas eu de descendance, devait laisser le royaume aux mains de la fille de Louis X, Jeanne. Cependant comme le doute pesait sur sa légitimité, à cause de l'adultère de sa mère Marguerite de Bourgogne, il en fut décidé ainsi. Et ce, jusqu'à la fin de la Monarchie en France.

<sup>3</sup> Conflit armé pendant lequel Anne de France affronta avec beaucoup de courage et de détermination des seigneurs qui l'empêchaient de mener à bien sa politique royale. Elle s'acheva avec le Traité du Verger qui se matérialisera par l'union de la Bretagne à la France.

<sup>4</sup> Reine de France de de 1547 à 1559, elle fut la mère de François II, Charles IX et Henri III, d'Elisabeth de France qui devient Reine d'Espagne de par son mariage avec Philippe II. Par ailleurs, sa fille Marguerite, dite la Reine Margot, épousera Henri IV. De même, pendant les guerres de religion, elle s'est affairée à signer de nombreux traités de paix pour pacifier la France, en vain.

<sup>5</sup> Voir la biographie de cette reine illustre dans : Raphaël Dargent, Catherine de Médicis-La Reine de Fer, éditions Grancher, Paris, 2011.

<sup>6</sup> Appartient à la dernière branche de cette dynastie, les Valois-Angoulême

<sup>7</sup>Par son mariage avec Henri II d'Albret.

perché<sup>8</sup> théologue, poétesse, écrivaine, diplomate<sup>9</sup>, mécène et protectrice des arts et des sciences<sup>10</sup>, grande intellectuelle de la Renaissance et aussi en faveur de la réforme religieuse<sup>11</sup>. Tout un héritage dynastique et socio-culturel...

Si la découverte du Nouveau Monde en 1492 allait opérer une transcendance énorme sur le monde, la naissance la même année de cette femme exceptionnelle pour son époque, la prédestina à une vie pleine de connaissances et de savoir qui la projeta de façon significative sur le plan littéraire. Une femme hors du commun, une véritable avant-gardiste, une femme écrivaine qui s'imposa dans un monde essentiellement masculin où le savoir était l'affaire des hommes. A ce propos, Jean-Luc Déjean écrit :

En 1492, cependant, mentionnons pour finir la venue au monde de la cousine de Charles VIII. Son père est le comte Charles d'Angoulême. Sa mère la jeune Louise de Savoie. Le nom de baptême de l'enfant est Marguerite. Deux ans plus tard lui naîtra un frère qui, par une série de hasards ou de chances, deviendra roi : François 1<sup>er</sup>. Quant à Marguerite Duchesse d'Alençon par son premier mariage, reine de Navarre par le second, elle apparaîtra peu à peu comme l'une des figures les plus singulières de la Renaissance française qui va commencer. (Déjean, 1987 : 357).

Elle hérita sûrement du caractère de sa mère qu'elle admirait profondément. Cette dernière veuve à vingt ans, lui donna, tout comme à son frère, le futur roi de France une excellente formation. En effet, elle apprit le latin sous la coupe de François Du moulin<sup>12</sup> ainsi que la philosophie avec Robert Hurault<sup>13</sup>, deux grands maîtres qui laisseront une trace indélébile en

---

<sup>8</sup> Ce fut la dot que lui remit son frère François 1<sup>er</sup>, pour se faire « pardonner » de lui avoir imposé ces deuxièmes noces. Par conséquent, il lui offrit le duché d'Alençon et de Berry, tout comme le Comté d'Armagnac et de Perché.

<sup>9</sup> Après de sa mère, Louise de Savoie, et de Marguerite d'Autriche, elle signe en 1529 « la Paix des Dames ». En 1525, c'est elle aussi qui négocie la libération de son frère aimé, François 1<sup>er</sup>, emprisonné en Espagne sous les ordres de Charles Quint.

<sup>10</sup> Une fois Reine de Navarre, sur ses terres de Béarn, elle s'entoura d'une cour brillante et humaniste. Elle protégea certains d'entre eux comme le poète Clément Marot ou encore l'Évangéliste Gérard Roussel.

<sup>11</sup> A partir des années 1521-1524, influencée par le Cénacle de Meaux, fondé par son ami Jacques Lefèvre d'Étaples à la demande de l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, elle se passionne pour un Renouveau religieux qui s'incline pour la purification de la foi, une grande réforme morale que les protestants appelleront « la Salvation par la Foi pure et simple ». Clément Marot, le grand protégé de la Reine, ou encore François Rabelais faisaient partie de Cénacle qui finalement était composé d'humanistes et d'évangélistes.

<sup>12</sup> Fils de Jean de Moulins, proche conseiller du Roi Louis XI et de Louise Jamin, filleule dudit Roi, qui fut nommé Grand Prêlat de France par le Roi François 1<sup>er</sup>.

<sup>13</sup> Il fut tout d'abord son maître de philosophie, puis avec le temps, ils devinrent amis. Il fut conseiller au Parlement de Paris et neveu de l'Évêque d'Autunet influencera certainement l'esprit de la jeune princesse. C'était un personnage « prudent et pondéré favorable aux idées de la Réforme et à une théologie dans laquelle entraient « beaucoup de choses des rêveries des libertins ». Pour plus d'information voir le travail de Lionello Sozzi, *Les contes de Bonaventure des Périers : Contribution à l'étude de la Nouvelle Française de la Renaissance* (1998).

la personne de cette jeunesse princesse avide de savoir et de connaissance qui apprend également le grec et même un peu d'hébreu tout comme l'italien et l'espagnol. Comme l'écrit Jean-Luc Déjean : « La personnalité des maîtres nous fait croire qu'on sut accomplir la tâche essentielle de toute éducation : éveiller la curiosité, encourager les questions. Une solide tradition d'érudition chez les Angoulême, l'entourage de Louise, le choc du « miracle italien » appuyèrent les leçons données. » (Déjean, 1987 : 327). Cependant, elle expérimenta une sensibilité toute spéciale pour la philosophie et la littérature, deux disciplines qui correspondaient très bien à son tempérament curieux et avide de savoir ainsi qu'une imagination fertile et ingénieuse qu'elle concrétisa dans ses différents types d'écriture.

## 2. La casuistique amoureuse dans la ligne de mire

Six ans après la publication de deux de ses farces satiriques de *Le Mallade*<sup>14</sup> (1535) et *L'inquisiteur*<sup>15</sup> (1536) imprégnées de la doctrine évangéliste à laquelle la « dixième Muse » était très sensible, la *Mignonne* comme l'appelait François I<sup>er</sup>, publie *La Comédie des Quatre Femmes* appelée aussi *Comédie à dix personnages*. Si les deux farces citées ci-dessus, montrent les protagonistes se convertissant de façon rapide à l'évangélisme, l'auteur de l'Heptaméron se penche, avec cette comédie, sur les sentiments humains, les relations maritales dans lesquelles la femme mariée a peine à se retrouver, après la splendeur d'un sentiment qui s'efface sous le poids du quotidien, sentiment auquel une jeune fille croit fermement et qu'une autre refuse dans ledit écrit. Dans cette négation à Éros, c'est l'éloge de la liberté qui est mis en exergue face aux contraintes de l'amour qui aboutissent sur des mariages frustrés enclins aux ennuis et tourments de la vie conjugale.

Il faut dire que le début du seizième siècle est encore fortement empreint des idées médiévales où la femme ne pouvait se réaliser qu'à travers le mariage ou la vie conventuelle. Si elle décidait de vivre dans la société, elle demeurerait alors une éternelle mineure dont la vie était dirigée par les hommes, dans un premier temps le père, puis, par le mari. Dans le cas de notre écrivaine, elle fut soumise au bon vouloir du pouvoir royal tout comme bon nombre de princesses. La femme issue du sang royal ou d'un milieu noble était perçue comme un instrument d'alliances dans certains cas et de promotion sociale dans d'autres. La femme reste cette monnaie d'échange qui permet au sexe fort de se bénéficier des héritages ou bien matériaux pour renforcer leur pouvoir économique et politique ou agrandir des espaces géographiques stratégiques. Enfin, elle est l'élément procréateur qui doit assurer la descendance de l'homme. Elle est toujours et encore considérée selon la pensée d'Aristote comme un échec de

---

<sup>14</sup> Un malade envoie sa femme, dont il méprise les pratiques curatives faites maison, chercher un médecin. Pendant l'absence de cette dernière, sa domestique lui enseigne que seul Dieu peut guérir son âme malade. Le miracle s'opère tout au long des 440 vers.

<sup>15</sup> Un inquisiteur qui ne voit dans ses pratiques que le bénéfice du gain, finit par s'abandonner rapidement et totalement à Dieu après un débat avec des enfants qui se moquent de lui et de ses menaces, et qui, par leur attitude joyeuse et insouciante tout comme par des arguments purs et simples le convainquent de se joindre à « leur religion ».

l'humanité : l'homme est l'artisan qui donne la vie tandis que le sexe faible est la matière avec laquelle l'artisan fait le travail (Badinter, 1986 : 122).

*La Comédie des Quatre Femmes*, écrite en 1542 ou 1543, base son argument sur le désir inconditionnel d'une jeune fille de vivre seule, désireuse d'un célibat consenti sans jamais tomber dans les griefs d'Eros qu'elle réfute catégoriquement tout au long de son discours. Une liberté qu'elle souhaite ardemment bien au-delà de l'amour, un nouveau modèle pour une société encore très conditionnée par les discours et les décisions masculines. Cette première jeune fille, qui comme les autres personnages de la comédie n'a pas de nom<sup>16</sup>, pose ses conditions et ses souhaits dès les premiers vers :

Tout le plaisir, et le contentement,  
Que peut avoir un gentil cœur honneste,  
C'est liberté de corps, d'entendement,  
Qui rend heureux tout homme, oyseau ou beste,  
Malheureux est, qui pour don, ou requeste,  
Se veult lyer à nulle servitude. (Scène I. Vers 1-6).

Les deux derniers vers peuvent être contemplés comme une critique de la société dans laquelle s'inscrit cette comédie et le vécu de l'auteure. En effet, cette dernière évoque le thème populaire de la vie conjugale, un thème récurrent dans de très nombreuses œuvres médiévales. Elle, Marguerite de Navarre malgré deux mariages ne connut jamais les délices d'Eros. En effet, lorsque son frère devint le prétendant au trône de France, la future reine de Navarre devint un bon parti. De toutes parts arrivèrent des demandes en mariage<sup>17</sup>, sans qu'elle n'ait jamais son mot à dire. Cependant, ce fut le vieux roi Louis XII qui l'obligea à épouser le Duc Charles d'Alençon, en 1509, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans et demie. Un an après la mort de ce dernier, en 1527, son propre frère, alors devenu Roi depuis 1515, l'oblige à épouser Henri II d'Albret, roi de Navarre. Un deuxième mariage qui lui fit connaître la maternité, mais l'amour demeurerait le grand absent de cette union<sup>18</sup>. Elle se soumit alors, comme de nombreuses princesses de l'époque, à cette éternelle tradition d'obéissance aux discours et souhaits des hommes puissants. Le sort des princesses de sang était alors le même que celui de nombreuses femmes, acceptant la théorie de son infériorité physique et biologique, véhiculée siècle après siècle, qui justifiait leur statut de subordonnée à l'homme. C'est donc l'attitude avant-gardiste de cette jeune fille qui répand des parfums féministes dans cette comédie, en maintenant fermement sa position. Le discours de son acolyte ne fait qu'accentuer en elle la volonté de ne

---

<sup>16</sup> Sans nom car elle représente l'image de toutes les femmes qui désirent cette liberté. De même la seconde jeune fille représente le modèle de jeunes femmes inscrites dans le modèle classique du mariage.

<sup>17</sup> Elle fut sollicitée par Henri VII d'Angleterre pour un de ses fils, ou encore par Charles D'Autriche : de puissants prétendants qui n'intéressaient pas la Couronne de France.

<sup>18</sup> Elle aurait souhaité épouser Charles de Bourbon, cousin de François I<sup>er</sup>. Ce dernier qui n'appréciait guère le connétable de France surtout pour sa trahison lors de la défaite de Pavie, et qu'il considérait le principal responsable de son emprisonnement en Espagne, s'y opposa et l'obligea à épouser le Roi de Navarre.

dépendre d'aucune hiérarchie naturelle masculine. Elle veut et désire cette liberté, qu'elle voit comme un bien inaliénable, surtout pour maintenir la tranquillité et le repos de son âme. Elle refuse de répéter ou de s'intégrer à ce modèle traditionnel que la deuxième jeune fille embrasse éperdument :

O qu'ilz sont sotz, et vuydes de raison  
Ceux, qui ont dit, une amour vertueuse  
Estre à un cœur servitude, et prison :  
Et pour aymer, la Dame malheureuse.  
Leur faux parler ne me rendra paouresse  
D'aymer tresfort, sachant que tout le bien,  
Au prys d'amour, se doit estimer rien.  
Car qui Amour ha dens son cœur enclose,  
Il trouvera liberté son lyen,  
Et ne sçauroit désirer autre chose. (Scène I, vers 11-20)

De même, elle se renforce dans son choix lorsqu'elle entend deux épouses se lamenter sur leur vie maritale, leurs préoccupations et les déboires que cette condition génère. En effet, la première femme souffre de voir que son mari la soupçonne d'un possible adultère :

Il fait grand mal à femme honneste et sage  
Qui craint son Dieu, et ayme son honneur,  
Quand son mary par un meschant langage,  
Ignorer veult la bonté de son cœur. (Scène II, vers 48-51)

La deuxième femme, dans les mêmes tourments provoqués par les liens du mariage pleure l'amour non réciproque qui a conduit son mari dans les bras d'une autre, et se trouve dans un désespoir qui de surcroît éveille le sentiment de jalousie. Blessée dans son amour propre mais aussi dans sa chair, elle semble consciente que l'amour est un sentiment éphémère bien difficile à maintenir dans les méandres du quotidien qui éteint petit à petit la flamme ardente des premiers moments :

De vraye Amour autre Amour reciproque  
C'est le parfait de son plus grand desir.  
Mais si Amour de l'autre Amour se moque  
Pour autre amour trop moins digne choisir,  
C'est un ennuy, qui ne donne loisir,  
Temps, ne repos pour trouver reconfort.  
Le desespoir est pire que la mort  
Et jalousie est un vray desespoir. (Scène II, vers 58-63)

Face à tous ces arguments, la jeune fille se réaffirme dans son choix. Le célibat dont elle se fait ambassadrice, ne contemple aucune de ces déconvenues. C'est alors qu'elle assoit définitivement et avec stoïcisme sa détermination inébranlable :

J'ayme mon repos :  
Je fuy les propos  
D'amour et sa bande.  
Et qui me priroit  
D'aymer, il n'auroit  
Rien que sa demande.  
J'ayme vérité :

J'ayme pureté  
De cœur et de corps.  
Passion, Amour,  
N'y fait nul séjour :  
Je les mets dehors.  
Des jaloux me rie :  
Des fascheux marrie. [...]  
Liberté garder  
Veux, sans m'hazarder  
De jamais aymer. (Scène IV, vers 286- 299, 334-336)

Ces derniers vers soulignent et renforcent donc le désir de cette jeune fille de rompre avec les obstacles d'ordre socio-culturel qui vont à l'encontre de la liberté à laquelle elle aspire, ce célibat féminin que peu de femmes osent imposer dans cette société encore très conservatrice qui voit dans ce modèle un quotidien bien dérangent. En effet, la société du XVI<sup>ème</sup> siècle perçoit la femme célibataire comme un être suspect de menacer l'ordre social qui risque de mener une vie immorale, ce dont se défend cette amoureuse de la liberté : « Liberté honneste / A garder suis preste, / Sans m'en divertir ». (Scène IV, vers 262-264)

### **3. L'expérience et le savoir avortés**

Dans ce débat de casuistique amoureuse et du célibat consenti prônant la liberté, Marguerite de Navarre introduit le personnage de la vieille dame, un personnage qui appartient à la tradition littéraire et folklorique un tantinet libertine et épicurienne. Suivant la tradition du débat médiéval, les quatre femmes font appel à son savoir et à ses conseils. Après les avoir écoutées, elle s'apprête à les conseiller :

Mes filles, tous voz differentz  
J'ay maintesfois veu sur les rancz:  
Telz debatz nouveaux ne me sont.  
Assez y en ha, qui en ont,  
Et de plus grans ont soustenus ;  
Lesquelz devant moy sont venuz.  
Et moy, qui congnois la racine  
De tous ces cas, la medecine  
Leur ay tresbien sceu ordonner.  
Car à vous j'espere donner  
Advertissement profitable. (Scène IV, vers 418-428)

Elle ne donne raison à aucune d'entre elles. Cependant, elle leur offre des issues surprenantes. Elle recommande à la première femme patience et elle lui fait comprendre que l'infidélité serait la meilleure vengeance possible : puisque son mari la croit infidèle, qu'elle le soit au lieu de se lamenter et qu'elle lui rende la monnaie de sa pièce !

Vous qui souffrez mal importable  
D'un mary fascheux et jaloux,  
Je vous requiers, appeisez-vous [...]  
Aussi si vostre patience  
Ne peult plus endurer, d'un veau  
Faites un tresplaisant oyseau [...]

Mais en chantant le temps, qui pleure,  
A tout le moins aurez une heure,  
Qui vous fera les vingt et trois  
Supporter, en oyant sa voix.  
Car le soupesonneux meschant  
Merite bien chanter ce chant. (Scène IV, vers 429-431,  
439-449).

Elle conseille à la deuxième femme de prendre le même chemin, celui de l'adultère en lui assurant qu'il vaut mieux un mari infidèle que paresseux en amour :

Votre Mary plein de feu vif  
S'il ayme ailleurs d'un cœur naïf  
C'est vray signe, qu'il n'est pas mort.  
Bien qu'il vous tienne un peu de tort,  
En autre lieu tant séjourner :  
Au moins il vous peult retourner,  
Et ne vous en traite pas pis. [...]  
S'il est Amant : soyez amante.  
Quand il n'aymera rien que vous,  
N'aimez aussi que vostre espoux :  
Car il vous doit servir d'exemple. (Scène IV, vers 475-  
480 et 493-496).

Puis se dirigeant aux deux jeunes filles, elle assure à la première qu'elle finira par tomber dans les bras d'Eros et à la deuxième elle lui dit que le temps fera son œuvre. Elle ajoute que l'amour dont elle est aveugle finira par s'éclipser et qu'elle souffrira le même sort que les femmes mariées. Le temps cause des ravages qui n'exemptent pas l'amour. Voici donc son verdict pour la première fille: « Amour est un fin, et faux Ange, / Qui trescruellement se venge / De ceux, qui de luy n'ont fait compte. » (Scène IV, vers 540-542).

Pour la deuxième jeune fille, ses paroles ne sont guère plus rassurantes :

Car le temps, qui vous fait present  
D'aise et de plaisir à present,  
Ainsi qu'il ha d'Amour le feu,  
Dans vostre cœur mis peu à peu,  
Ainsi peu à peu l'estaindra. (Scène IV, vers 606-609).

Etonnés, les quatre personnages féminins, font obstacle aux « conseils » de la vieille. Elles remettent en question ses dires moralement inacceptables et se montrent très peu réceptives. Preuve que les temps changent... Les deux femmes mariées se maintiennent sur leurs positions et leurs réponses sont plutôt conservatrices et teintées d'idéalisme. La première femme croit fermement qu'elle parviendra à montrer sa fidélité à son mari qui la soupçonne injustement :

Rompre aussi mon chaste lyen, [...]  
Ha, vrayment elle mentira.  
Mon mary se convertira,

Me voyant digne d'estimer. (Scène IV, vers 689 et vers 692-694)

De même, la deuxième femme pense que sa persévérance et sa fidélité lui feront revenir son époux volage :

[...] mais j'ay esperance,  
Que par ma grande perseverance  
En brief retournera à moy,  
Et lors seray sans nul esmoy. (Scène IV, vers 698 - 701)

Les deux jeunes filles n'ont également que faire des conseils quelque peu malencontreux de la vieille dame. La deuxième jeune fille, dans l'innocence et l'amour de sa jeunesse, qu'elle perçoit comme un bien éternel, ne peut comprendre la vérité logique et naturelle de l'ancienne:

Que mon amy me laissera ?  
La faulse vieille aura menty.  
Jamais ne sera departy,  
Moy de son cœur, ne lui du mien. (Scène IV, vers 686-688)

La première, poursuivant le même discours quant au refus d'Eros réaffirme ses convictions de ne jamais aimer :

Je n'en croy rien : je tiendray ferme.  
Ne jà n'auray à l'œil la larme  
Pour souffrir nulle passion,  
Ne d'Amour, ny d'affection.[...]  
J'aymerois mieux vivre enrager.  
Mon cœur sans amour demourra  
Et libre vivra et mourra. (Scène IV, vers 568-571, 633-635)

Il semble que les paroles de la vieille femme se perdent dans le vent. Elle qui pourrait représenter la voix de la sagesse et de l'expérience puisqu'elle avoue, comme si elle faisait un bref résumé de sa vie, avoir été libre vingt ans et vingt autres mariées ne rencontre aucune crédibilité aux yeux des quatre personnages. Ces dernières l'avalissent en quelque sorte puisque ses dires ne font que renforcer leurs positions. Le choix des deux femmes mariées ne fait qu'embellir le manteau de vertu qu'elles décident de porter malgré leurs malheurs conjugaux. Quant aux deux jeunes filles, elles préfèrent se laisser guider par leur ressenti.

Dans cette attitude nous retrouvons à nouveau la touche de l'expression du féminisme navarrien. Tout en renforçant les gestes généreux des épouses à l'égard de leur mari moralement corrompu et en leur faisant refuser les conseils de la vieille femme qui les conduit vers l'adultère, elle brise l'image de la femme rusée, vicieuse que véhicule la littérature misogyne. La fidélité lui permet de soulever un carcan qui pèse depuis des siècles sur ces âmes incomprises. Elle veut effacer ce portait qui a sali la femme et dont l'une des définitions les plus calomnieuses et virulentes à l'encontre du beau sexe se trouve sans doute dans *La Célestine* lorsque Sempronio tente de raisonner Calixte qui, aveuglé par l'amour qu'il ressent à l'égard de Mélibea, ne cesse de lamenter son absence. Ce dernier

couronne sa bien-aimée d'adjectifs flatteurs qui l'élèvent au même rang que ces hommes qui méprisent tant le beau sexe sans pour autant savoir s'en passer tel Sempronio qui en reconnaissant certaines exceptions à la règle, ne peut s'empêcher, dans un élan misogyne de vomir des insanités contre ces éternelles mineures :

Mais ce que j'en aie dit, et en pourrait dire, ne va pas tomber dans l'erreur de le prendre pour vérité générale ; car il y en eut beaucoup de saintes, de vertueuses et notables dont la couronne resplendissante efface l'opprobre général. Mais des autres, qui pourrait te conter leurs mensonges, leurs trafics, leur volte- face, leur légèreté, leurs pleurnicheries, leurs sautes d'humeur, leur audace (car elles osent faire ce qu'elles pensent sans plus délibérer), leurs cachotteries, leur médisance, leurs tromperies, leur oubli, leur détachement, leur ingratitude, leur inconstance, leur faux témoignage, leurs dénégations, leur remue-ménage, leur présomption, leur vanité, leur veulerie, leur folie, leur dédain, leur orgueil, leur soumission. Leur caquet, leur gourmandise, leur luxure et saletés, leur frayeur, leur hardiesse, leur sorcellerie, leur fourberie, leurs sarcasmes, leurs mauvaises langues, leur dévergondage et leur maquillage. [...] C'est pour elles qu'il est dit : arme du diable, tête du péché, destruction du Paradis. (Rojas, 1987 :137).

#### 4. Conclusions

Une définition totalement subjective qui pourrait parfaitement s'appliquer aux hommes, ce genre méprisant qui s'acharne à flétrir une image qui est souvent leur propre reflet. Le célibat féminin est une réponse à cette négation de la femme. Il est l'issue des femmes avant-gardistes pour l'époque où la comédie a été écrite, une époque où l'humanisme, mouvement culturel auquel notre auteure adhère pleinement, critique les mariages arrangés et prône le célibat laïc féminin<sup>19</sup>.

Cette option de vie n'est pas nouvelle. En effet, Scarlett Beauvalet-Boutouyrie déclare que c'est à partir de la deuxième moitié du XV<sup>ème</sup> siècle que le nombre de femmes célibataires progresse dans toute l'Europe du Nord.

La comédie de Marguerite de Navarre pose cette nouvelle condition, la félicité honorable du Célibat qui fait fi d'Eros, face au vécu classique des femmes de l'époque sans se prononcer pour un modèle ou pour l'autre. Le débat est donc ouvert. Les suggestions de la vieille n'ayant porté leurs fruits dans les esprits de ces quatre femmes, le spectateur est donc invité à faire son propre jugement sur la situation de chacune.

Sept ans plus tard, le féminisme navarrien embaumera à nouveau de ses parfums sa dernière œuvre inachevée, l'*Héptaméron*, où l'on retrouve, peut-être de manière plus significative la même image de la

---

<sup>19</sup> Le célibat laïque apparaît chez Erasme, que Marguerite de Navarre admirait profondément, dans deux colloques de 1523, *la vierge qui hait le mariage* et *la vierge repentante*, où il défend l'idée que le choix du célibat n'implique pas la vie conventuelle. Il peut se vivre pleinement dans la société, auprès des parents, à la maison qu'il perçoit comme un endroit aussi digne que le couvent, un lieu parfois débauché.

femme qui ne répond pas au mépris des hommes par le mépris, mais qui reste courtoise et sage. On rencontre aussi dans ce recueil inachevé des jeunes filles en fleur qui résistent fermement aux paroles mensongères des séducteurs. Il y met en scène des femmes frivoles, rusées et infidèles pour faire ressortir davantage ce nouveau modèle féminin, cette nouvelle vie qui ne connaît absolument pas l'emprise d'un mari jaloux et libertin.

La femme avance et refuse la soumission maritale... En 1700, Gabrielle Suchon assoit cet état comme un mode de vie qui entre petit à petit dans les mœurs d'une société en mouvement où la répression envers la femme n'est plus la seule norme sociétariaire :

Si nous apprenons des physiciens, qu'il y a trois grandes familles dans l'Univers, qu'ils appellent *minérale, végétale, et animale* ; nous pouvons aussi remarquer que dans la République chrétienne, il y en a trois autres, beaucoup plus illustres et plus dignes de considération : c'est le sacrement du mariage, l'état monastique, et le célibat volontaire, qui est comme un supplément à ces deux grandes et premières familles dont l'une sert à peupler le monde, et l'autre à louer celui qui en est l'auteur.[...] Cette vie dégagée ayant reçu son établissement par les oracles sacrés, qui sont les paroles du livre de Dieu, et par les témoignages humains, qui font les lois, les coutumes, les agréments des souverains, l'approbation des savants, et le consentement des peuples, elle ne peut être rejetée sous prétexte de nouveauté. (Suchon, 1700 : sp).

Le féminisme écrit de la *Reine des reines* s'inscrit doucement dans les esprits des femmes modernes de cette époque. Écrit, parce qu'il ne peut se traduire d'une autre manière à la Renaissance. Il faudra encore attendre plusieurs siècles pour que toutes ces lignes de ces intellectuelles qui défendent l'idée que la femme n'est en rien un être de seconde catégorie, se matérialisent ailleurs que dans les livres... Il faudra encore attendre plus de trois siècles pour que leurs échos jaillissent enfin dans les rues par le biais d'une voix féminine qui n'en finit pas de se faire comprendre.

## Références bibliographiques

- BADINTER, Elisabeth. *L'Un et L'Autre*. Paris: Editions Odile Jacob, 1986.
- BEAUVALET, Scarlett. "L'histoire des femmes en France à l'époque moderne", *Perspective*, 4 (2007). [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3567> ; DOI : 10.4000/perspective.3567. Consulté le 12 février 2019.
- BERTIERE, Simone. *Les reines de France au temps des Valois/1, le beau XVI<sup>ème</sup> siècle*. Paris: Fallois, 1994.
- CHAZAUD, A.M. *Les enseignements d'Anne de France, Duchesse de Bourbonnois et d'Auvergne à sa fille Suzanne de Bourbon*. Marseille: Lafitte reprints, 1978.
- CLUZEL, Jean. *Anne de France, fille de Louis XI, duchesse de Bourbon*. Paris: Fayard, 2002.
- DARGENT, Raphaël. *Catherine de Médicis, La Reine de Fer*. Paris: Grancher, 2011.
- DE MAULDE DE LA CLAVIERE, René. *Les femmes de la Renaissance*. Paris: Perrin et Cie libraires-éditeurs, 1898.
- DE NAVARRE, Marguerite. *L'Héptaméron*. Paris: Librairie générale française, 1999.
- DEJEAN, Jean-Luc. *Marguerite de Navarre*. Paris: Fayard, 1987
- DE ROJAS, Fernando. *La Célestine ou la Tragi-comédie de Calixte et Mélibée*. Paris: Aubier-Flammarion, 1980.
- ÉRASME, *Œuvres choisies*. Paris: Livre de Poche, 1991.
- HANLEY, Sarah-Denizard, Marie- De Seyssel, Claude- Malingre Claude. *Les Droits de la Femme et la loi salique*. Toronto: Indigo Cote-Femmes, 2008.
- JOURDA, Pierre. *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, Reine de Navarre*. Paris: Slatkine Reprints, 1930.
- PAROT, François, Fourier, Thibaud. "François de Moulins de Rochefort, Maître d'école de François I<sup>er</sup>". In *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, 2012.
- SAINT BRIS DE, Gonzague. *François 1<sup>er</sup> et la Renaissance*. Paris: Librairie Générale Française, 2010.
- SOZZI, Lionello. *Les contes de Bonaventure des Périers : contribution à l'étude d la Nouvelle Française de la Renaissance*. Genève: Slatkine Reprints, 1998
- SUCHON, Gabrielle. *Du Célibat volontaire ou la vie sans engagement*. Paris: Jean et Michel Guignard, 1700 (Source Gallica).
- TOUSSAINT DU WAT, Nicole. *Marguerite de Navarre, perle des Valois*. Paris: Max Fournie, 1976.
- VERDUN L. Saulnier. "Marguerite de Navarre : Art médiéval et pensée Nouvelle". *Revue Universitaire Paris* 3, 63 (1954).
- VERDUN L. Saulnier. *Marguerite de Navarre : Théâtre profane*. Genève: Librairie E. Droz, 1960.